

sommes plus alors irlandais, ni écossais, ni acadiens, nous sommes simplement et purement catholiques. Nous pouvons, du reste fournir—et nous parlons ici en connaissance de cause—que la jeunesse acadienne peut recevoir, et a déjà reçu, dans nos collèges diocésains, une éducation qui ne le cède en rien à celle qu'elle pourrait obtenir dans n'importe quel collège de la Province de Québec.

Les Acadiens n'ont pu, il est vrai, profiter de ces avantages que depuis un temps relativement assez court; et il ne faut pas en chercher loin la raison; peuple conquis, ils ont été dépouillés de leurs biens; abandonnés par la France, oubliés et délaissés par leur nationaux du Canada, ayant naturellement en horreur tout contact avec leurs vainqueurs, ils faisaient société à part et ne formaient plus qu'une communauté tout à fait isolée: mais quand vint le temps où des Evêques furent consacrés pour ces Provinces, les fidèles Acadiens se réveillèrent pour entrer dans une ère de vie et de progrès. Des prêtres furent stationnés parmi eux, et des églises furent construites; ensuite vinrent les écoles, et après les écoles les convents: de sorte que l'on peut dire en vérité que jamais peuple ne fut, dans un pays de missions, plus amplement pourvu des soins et encouragements de la religion, comme jamais peuple, non plus, il faut le dire, ne sut mieux que le nôtre apprécier de si grands bienfaits et profiter d'avantages aussi exceptionnels.

Les "historiens," soit de France soit de Québec, qui, du bout de leur plume magistrale, dictent leurs devoirs aux pauvres évêques "irlandais", et qui, au lieu de leur accorder la part de justice qui leur revient de bon droit, s'étudient à les dénigrer et à les injurier, devraient au moins prendre la peine d'envisager honnêtement des faits historiques qui sautent aux yeux; après cet acte de loyauté vulgaire, ils pourront, si le cœur leur en dit, lancer leurs traits enflammés, non contre des griefs qui n'existent que dans des imaginations de têtes chaudes, contre l'indifférence cruelle et persévérante de leurs compatriotes pour leurs frères acadiens dans les jours d'épreuve, d'affliction et de malheur.

Sans aide, sans même trop de sympathie, de la part de la France ou de Québec, les Evêques des Provinces Maritimes pourvurent amplement aux besoins spirituels des acadiens renversèrent les barrières qui les tenaient isolés du reste de la population, mirent à leur portée, de bon cœur, sans parcimonie, dans la mesure de leurs ressources, tous les moyens possibles d'éducation, et parvinrent à faire d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui: une véritable puissance dans le pays, un peuple vertueux, loyal et intelligent.

Et croira-t-on que ce peuple irait oublier ses meilleurs amis pour se laisser mener par des habileurs de politique flâtrant une brise de popularité, ou par des écrivailleurs à la brasse qui font provision de leurs "faits" dans les cancons en l'air d'une passade hâtive d'une course volante de touriste, et qui les habillent ensuite en les enguirlandant de franfreluches à la gauloise et qu'une imagination sottement exaltée leur supplie naturellement?

Toutefois, si fertile qu'ait été l'œuvre du passé en heureux résultats tout n'est pas fait: et je veux bien recon-

naître et envisager franchement les besoins de notre temps, lesquels me semblent requérir plus de moyens encore et plus de facilités que jamais pour l'éducation et l'avancement de notre peuple. De là vient que depuis plus de deux ans, je cherche des voies et des moyens pour l'établissement d'une Académie pour les garçons dans clare. Si l'initiative que vous venez de prendre rencontre le support et l'encouragement qu'elle mérite, j'aurai par cela même acquis la meilleure preuve que le peuple reconnaît comme moi les besoins dont je viens de parler.

Dans l'espoir que vous rencontrerez tout le succès désirable,

Je demeure,

Mon cher monsieur Parker,

Tout à vous in Xto

† C. O'BRIEN,

Archevêque de Halifax.

Nous donnerons dans la prochaine *Revue* le—*Dialogue entre un Acadien et un Canadien-français, au sujet de certaines questions soulevées par cette lettre de Monseigneur l'Archevêque d'Halifax.*

*La contagion du crime.*—Nous reproduisons de la *Semaine Religieuse* de Cambrai, un article extrait d'un "Mémoire sur la contagion du crime", présenté par M. le docteur Moreau, de Tours, au congrès des sociétés savantes qui vient de se réunir à Paris. Ces considérations peuvent être lues avec profit par tout le monde, et surtout par les journalistes, dont plusieurs tombent dans les intempérances de langage signalées ici.

*Nous ne craignons pas d'accuser la Presse d'être la cause la plus active des crimes et des suicides dont on est témoin chaque jour, de les propager indéfiniment par le retentissement qu'elle leur donne, en insistant sur une foule de détails plus ou moins tragiques, plus ou moins étranges.*

"On sait avec quelle avidité les feuilles publiques, grandes et petites, illustrées ou non, saisissent le crime; l'adresse et l'habileté avec lesquelles elles savent présenter les détails odieux qui devraient rester dans le plus profond mystère, ne respectant rien, ni famille, ni convenances, du moment que le journal peut donner un récit circonstancié des faits avant un autre, arriver "bon premier."

"Loin de nous la pensée que les journalistes le fent avec un coupable plaisir de corrompre les masses. Mais, s'ils ne savent ce qu'ils font, avouons au moins que leur inconcevable insouciance nous est bien funeste. Qui pourrait nous dire le nombre des crimes dont la pensée a surgi dans des têtes exaltées à la lecture des faits si adroitement racontés! Bien des auteurs, et des plus autorisés, se sont élevés, depuis longtemps, contre cette coupable tendance de la presse. Tous les médecins qui se sont occupés d'aliénation mentale, ont, par leurs travaux, démontré tout le mal que le journalisme ainsi entendu peut causer. Pénétré nous-même de l'importance de cette question, nous ne craignons pas de joindre notre voix à la leur contre cette désastreuse influence de la publicité à outrance.